



— : Indochine française (1887 - 1954)  
- - - : Việt Nam

**Le ciel est  
mon drapeau**

**Vidya Narine**

**Les Avrils**

## LA GRAINE

Un corps a disparu. C'est un homme politique qui me l'a fait remarquer.

Un jour de guerre en Irak et d'insécurité dans nos banlieues, il attire l'attention des Français sur le danger que représenterait un morceau de tissu. Celui qui parfois recouvre la tête des femmes musulmanes. Forme rectangulaire, souple au toucher, ce foulard serait source de tous les dangers : un ennemi se cacherait dans ses ourlets. Un ennemi de la taille d'une civilisation, et dont les corps des femmes arabes circulant dans nos rues et dans nos écoles seraient les causes ou les symptômes, on ne sait pas. On ne sait pas, mais depuis et chaque année, comme un changement de température, agiter le foulard à la télévision ouvre une saison.

Une nuit à Argenteuil, l'homme politique arpente le bitume entre des barres d'immeubles, l'œil noir, déterminé. Des perles de sueur brillent à son front. Lumières et caméras braquées sur son visage, il regarde

les habitants penchés à leur balcon, et leur promet de les débarrasser de la racaille. Quelques mois plus tôt à La Courneuve, dans le département le plus pauvre de France, au pied d'une cité, il se proposait de nettoyer celle-ci au moyen d'un outil de référence. Celui que, par antonomase, on désigne du nom de sa marque, patronyme d'un ingénieur allemand spécialisé dans le traitement de l'acier en 1935 puis dans la production d'armes destinées à la Luftwaffe pendant la Seconde Guerre mondiale, devenu synonyme d'efficacité et de propreté, haute pression ou vapeur, au choix. À la fin des années 1950, cette cité accueille des rapatriés d'Algérie européens puis nord-africains, d'abord dans de meilleures conditions que celles des bidonvilles insalubres et surpeuplés de la périphérie de Paris vers lesquels les ouvriers et leur famille étaient jusqu'ici repoussés, puis, rapidement, les cages d'escaliers se détériorent, l'humidité s'infiltre, l'ascenseur social s'enraie et le marché du travail aussi. Abandonnée, la population reste isolée derrière les préjugés, surveillée par la police. Les notes de bas de page du roman national sentent le purin, et le purin est fertile, l'homme politique le sait.

Ensuite, il prépare sa campagne présidentielle, c'est son moment, il déclare : « À ceux qui veulent soumettre leur femme, à ceux qui veulent pratiquer la polygamie, l'excision ou le mariage forcé, à ceux qui veulent imposer à leurs sœurs la loi des grands frères, à ceux qui ne veulent pas que leur femme s'habille comme elle le souhaite, je dis qu'ils ne sont pas les bienvenus sur le

territoire de la République française<sup>1</sup>. » À pas chassés vers l'extrême droite, il promet la création d'un ministère de « l'Identité nationale », du jamais-vu. À peine élu président, il s'exécute, accole à cet intitulé fangeux le mot « immigration », fige les deux termes en les opposant et charge son nouveau ministre de lancer un débat sur ladite identité. Pendant qu'une crise financière mondiale torpille le pouvoir d'achat des ménages et prépare en sous-sol une explosion du taux de chômage, le ministre multiplie apparitions télévisées et discussions locales, en même temps qu'il lance un site internet participatif : [debatidentitenationale.fr](http://debatidentitenationale.fr). Si le thème attire l'attention des médias, les foudres de l'opposition et des associations antiracistes, il ne fédère pas les Français. Pas encore. Mais le soir dans les foyers, à l'heure des chaînes d'informations en continu, l'islamophobie s'invite à table, on fait le lit de la théorie du grand remplacement. Après trois mois de polémiques, le débat dégonfle, vilain ballon de baudruche, et s'éteint sans bruit comme un peu plus tard le portefeuille éponyme du ministère. Le nom de domaine du site Internet est mis en vente pour 299,00 euros HT. Le président range cette carte dans sa poche droite, il la brandira aux élections suivantes quand il utilisera l'islam contre son adversaire de gauche, l'accusant d'être soutenu par des mosquées, et aura entre temps régulièrement et opportunément agité le foulard, la prière de rue, le halal à la cantine et les moutons éborgés dans des baignoires.

---

1. Discours de Nicolas Sarkozy prononcé le 22 septembre 2007, lors de la 32<sup>e</sup> Conférence des ambassadeurs.

Les gouvernements qui lui succéderont garderont la carte à leur disposition. Ils sont décomplexés. Ils assument.

Mais avant de passer la main, le président s'envolera pour Dakar, au Sénégal, évoquer devant un parterre d'universitaires, de politiques et d'étudiants, « le paysan africain, qui depuis des millénaires, vit avec les saisons, dont l'idéal de vie est d'être en harmonie avec la nature, ne connaît que l'éternel recommencement du temps rythmé par la répétition sans fin des mêmes gestes et des mêmes paroles. Dans cet imaginaire où tout recommence toujours, il n'y a de place ni pour l'aventure humaine, ni pour l'idée de progrès<sup>1</sup> ». Le progrès. On y arrive. Ou on y revient. Boussole d'un récit dont l'homme occidental serait l'écrivain. Le roman national s'écrit aussi depuis l'étranger, sur une ancienne terre colonisée. Au gré de ces discours, quelque chose en France se fendille. À l'intérieur de la crevasse, c'est sombre comme du bitume chaud ou de la terre humide. Les blocs se séparent en crissant, ils grondent, sourds, et le tumulte à venir m'effraie. Le débat sur l'identité nationale est officiellement clos mais depuis, et à mon corps défendant, je m'interroge. Je suis française mais ne me lis pas dans ce récit qui s'écrit, n'y trouve pas mes ancêtres, pourtant français eux aussi.

Au fond de la brèche qui s'est ouverte en moi, sous la forme d'une graine, le corps disparu a frémi.

---

1. Discours de Nicolas Sarkozy prononcé le 26 juillet 2007 à l'université Cheikh-Anta-Diop de Dakar.

Soudain, je prends conscience que, quand cet homme politique parle, je suppose qu'il parle des Arabes. Pourtant, à Argenteuil, ville du Val-d'Oise qui accueille le plus d'étrangers, et où plus d'un quart de la population est immigrée, seule la moitié vient d'Algérie et du Maroc. L'autre moitié vient du Portugal et de pays d'Afrique noire. De même, à La Courneuve, la cité des 4 000 loge une trentaine de groupes nationaux différents. Jean-Luc Godard y tourne un film en 1967, dans ce lieu symbole de l'échec des grands ensembles à travers les vies de Juliette, Robert, Marianne, habitants de la cité et personnages blancs issus de la classe ouvrière. Alors, qui sont les racailles dont le président veut nous débarrasser ?

Ce corps que j'ai retrouvé, qui le cachait derrière les Arabes ? Lui, ou moi ?

Réception du Nouvel An du calendrier lunaire à l'Élysée. Pendant que son ministre balaie discrètement le débat sur l'identité nationale sous un tapis, le président s'adresse à la communauté franco-asiatique. Il énumère ses voyages en Chine, évoque ses relations avec le président chinois, puis, chaleureux : « En vous appropriant les valeurs de notre République, par l'école, par le travail, vous êtes, mes chers amis, devenus les modèles d'une intégration réussie<sup>1</sup>. » Applaudissements discrets, rien ne bouge, car l'immigré et ses descendants le savent

---

1. Discours de Nicolas Sarkozy prononcé le 10 octobre 2007 à l'Institut national des langues et civilisations orientales (INALCO) à Paris.

bien : qui dit mythe dit contre-mythe, qui dit modèle dit contre-modèle, entre les deux, la frontière, justement, est mince et le risque grand de tomber du mauvais côté. Il y a les bons et les mauvais immigrés. L'attachement aux traditions est vertueux chez les Asiatiques, trahison chez les Arabo-musulmans.

« Việt Nam ». Le corps que je cherche apparaît fugacement, vite enseveli sous le pavillon français de la future Exposition universelle de Shanghai, le développement durable et les responsabilités internationales chinoises, les Jeux olympiques de Pékin et l'essayiste François Cheng. Le public invité par le président est sa courroie de transmission, l'ambassadeur de l'empire du Milieu. Il termine : « Je sais que cette fête est placée sous le signe du respect des ancêtres et du renouveau. Par sa symbolique, cette célébration est l'occasion pour la France de rappeler les liens profonds que nous avons tissés au cours de notre histoire avec les pays et les communautés asiatiques. C'est aussi pour nous le moment de renouveler notre engagement à renforcer ces liens pour l'avenir. »

Je prends le président au mot.

## LE PRINTEMPS

Sur ma carte d'identité on peut lire mon second prénom : Xuân. C'est ma mère qui me l'a donné. Elle est née au Viêt Nam – en Indochine, proteste son acte d'état civil – où ce prénom est courant. Comme elle, ma nationalité est française, ma culture aussi, mouchetée d'Asie mais pas double. Ce que je connais de mon pays, sa langue, ses villes, ses roches et ses forêts, ce que j'ai appris en naissant ici, je ne le sais pas du Viêt Nam. Je suis en France chez moi, une étrangère là-bas. Ma peau est brune, je suis une femme, j'ai étudié, travaillé, fondé une famille. Je suis une enfant des années 1980 qui a pu profiter de son destin, portée par un rêve blanc. Mon président m'en a tirée, alors j'ai regardé le visage de ce songe, l'universalisme. Nous étions toutes et tous français, je l'étais aussi, et soudain cette question s'est dressée devant moi, mains sur les hanches. Elle a levé le poing, hargneuse, et exigé des comptes : « Qui est français ? » Derrière elle, ses sœurs jumelles ont ajouté, pointilleuses : « Et surtout qui ne l'est pas ? Et si tu ne l'es pas, qui es-tu ? »

Ces interrogations sont anciennes, vieilles comme notre monde né un matin d'octobre 1492 sur une île de l'océan Atlantique, paradis devenu fiscal, arrosées depuis avec le calice de Valladolid et cultivées dans la théorie des races. Elles soutiennent les broussailles épineuses d'esclaves, de pétrole et de cobalt jetées autour du globe, elles sont les racines sanglantes dont ma part blanche profite encore.

Mon inquiétude va croissant. Il y a urgence car dans la brèche *proof of concept* ouverte par le petit homme politique se précipitent à chaque instant d'autres destins personnels bien inspirés, mandats de droite et de gauche prêts à sacrifier le destin collectif sur les charbons ardents du racisme. Une minorité divise la majorité, à prompts renforts de milliardaires, à coups de couteaux de publicitaires. Les braises enflamment les journaux qui érucitent, parlent fort, elles roulent jusqu'aux livres, aux radios, et leur haleine fétide imprègne les murs, leur salive infectée colle aux trottoirs. On s'observe en chiens de faïence, rabougris sur de petits carrés de pelouse. Entre nous, seules les ronces s'épanouissent, l'espace sain se réduit, dévasté par les incendies. On entend moins de voix, on voit moins de visages. Mon pays est malade.

Aux Noirs et aux Arabes : le doute, l'illégitimité. À tous les autres, dont ma part française née en Indochine, le néant. Nous n'existons pas. Le combat tricolore qui s'annonce et que je n'ai pas désiré, se fera-t-il sans moi ? Sans nous ? Je claudique sur ma jambe fantôme, dérive seule le long d'un sentier qui me conduit vers un petit monticule de terre, j'ai tout juste la place de m'y

asseoir en tailleur. D'ici, j'aperçois des reliefs auparavant cachés de mon regard, et que je n'aurais peut-être pas vus sans mon ministre de l'Intérieur. Pour guérir mon pays recroquevillé, reprendre du terrain aux mégafeux et calmer leur brûlure, j'augmente le paysage. À l'existant, je greffe celui qui s'est élevé devant moi, globules rouges, sels minéraux et bois tendres que je distingue désormais depuis mon promontoire. C'est une échappée de sang-mêlé, une clairière à emprunter avec toutes celles capables d'élargir l'horizon français, un adjutant. Que nos poumons se gonflent de cet oxygène tels des drapeaux qui claquent au vent.

Xuân. J'ai transmis ce prénom à ma fille comme on offre une bouture. Afin que notre racine lointaine continue de vivre à travers elle, après moi, même à l'ombre de notre francité, même pendant les temps froids, stolon toujours capable de renaître et de s'élever. Aujourd'hui c'est moi qui la cultive. Pour voir surgir ses contours, ses habitants, j'ai appris à regarder dehors, j'ai fouillé ma maison, redoublé d'attention afin de percevoir la chaleur de ses membres, reconnaître son visage. Tout un corps jusqu'alors enseveli sous les images et les mots, les sols gelés dont mes yeux étaient jusqu'alors recouverts. En vietnamien, Xuân signifie « printemps ».